

qui ressemblait d'une manière frappante à Alphonse Karr, le gouverneur Roberts avec lequel j'eus de longues et intéressantes conversations. Il avait su se saisir de la clef de la caisse et était devenu, de ce fait, l'unique représentant de la souveraineté nationale. En dépit de la constitution, des lois, des règlements, tous les pouvoirs se trouvaient concentrés, entre ses mains et sa république transformée sauf le nom en une bonne petite dictature.

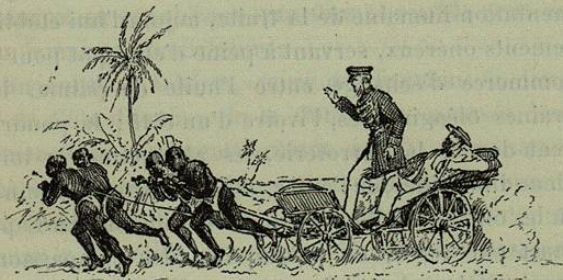
En quittant Libéria, nous dégringolons le long de la Côte d'Ivoire, de la Côte d'Or, poussés doucement par un vent brûlant appelé *Harmattan*. Les cartes sont primitives, incomplètes, les renseignements insuffisants ; nous naviguons avec prudence, à la sonde. La côte, uniformément basse et verdoyante, n'offre aucun signe distinctif. Pour savoir où l'on est, il faut courir après une pirogue de pêcheurs et demander son chemin, le chapeau à la main, comme on le fait dans la rue. C'est un spectacle amusant de voir la noire et grosse *Belle-Poule*, ses voiles blanches à peine enflées par un léger souffle, en côtoyant la terre, au milieu d'une foule de pirogues chargées de sauvages bruyants, entièrement nus, avec des colliers partout et des flèches dans leurs cheveux crépus semblables à des poignées de crin retirées d'un matelas et taillées de mille formes.

Un marché se tient le long du bord. Nos matelots descendent dans leur chapeau des galettes de biscuit, ou n'importe quoi et remontent des ananas, des

bananes, des poissons, peut-être un perroquet gris. Ainsi nous voguons jusque devant de grands forts ou murailles blanches hérissées de canons : Axim, Elmina, Cape-Coast. Les premiers battent pavillon hollandais, le dernier anglais. Tout le long de la Côte d'Or, de la Côte des Esclaves, nous allons rencontrer ces forts, jadis construits pour la protection de la réglementation humaine de la traite, aujourd'hui établissements onéreux, servant à peine d'entrepôt pour le commerce d'échange entre l'huile de palme, les graines oléagineuses, l'ivoire d'un côté ; la poudre, l'eau-de-vie, la verroterie, les allumettes, la toile bleue dite guinée, de l'autre. Je fais le trajet d'Elmina, où les officiers hollandais sont très aimables, à Cape-Coast par terre, en palanquin. Mes compagnons voyagent dans des paniers en forme de momies égyptiennes que de grands nègres portent en équilibre sur leur tête, sans y mettre les mains. Il ne faut pas remuer. A Cape-Coast, autre moyen de transport. Le gouverneur Maclean me mène faire une longue excursion sur la route de Commassie, capitale du roi des Ashantis. Nous voyageons dans une petite victoria attelée en *four in hand* de quatre nègres superbes dont le dos porte les traces de terribles flagellations. L'attelage, malgré une route sablonneuse, marche gaiement au grand trot, excité par les encouragements du gouverneur qui crie sans cesse : *Get on faster, boys!* (Plus vite, enfants !) Puis je regagne le bord, me dirigeant sur Accra, autre groupe de forts : le fort Crève-cœur, hollandais, Christian-

borg, danois, dont le gouverneur, charmant jeune homme, vient me voir à bord. Vivant seul au milieu des noirs, il est heureux de se retrouver un moment au milieu des bêtes de son espèce.

Le lendemain, nous allons à terre en pirogue, car la barre est mauvaise et l'on me prévient charitable-



ment de ne pas mettre mon bras en dehors ni ma main dans l'eau ; un malheureux matelot français, dont le chapeau était tombé à l'eau, il y a peu de jours, ayant voulu le repêcher, avait eu un bras saisi et emporté par un requin. Je me le tins pour dit ; nous nous lançons dans la barre et faisons le saut sans encombre. Au moment où je touche terre, une fusillade épouvantable éclate ; c'est une réception à la mode du pays qui m'a été préparée. Plus de trois mille indigènes m'ont entouré en dansant, faisant là fantasia à pied. Vêtus de colliers de coquillages, de bracelets aux bras et aux jambes, quelques-uns avaient sur la tête des bonnets de peaux de bêtes,

des roues de plumes de dindons ou des cornes d'or au front. Tout le monde criait, se tortillait, tirait des coups de fusil ; les anciens étaient serrés autour de moi avec des porteurs dansants, qui tenaient sur leur tête d'immenses parasols de couleur. Les femmes se démenaient comme les hommes en exécutant les danses les plus extravagantes, les plus caractérisées au son de vingt ou trente tam-tams ou grosses caisses de six pieds de long, le tout faisant un charivari, un bacchanal inouï. En approchant du fort, la foule en a simulé la prise d'assaut, le gros canon de la place a tiré et j'ai fait une entrée triomphale entre deux haies de soldats en uniformes danois rouges. Rien de plus pittoresque.

Le gouverneur nous a donné un splendide déjeuner à l'européenne dans une grande salle du fort. Il n'y avait d'africain que le service, mais il ne manquait pas de couleur locale, étant fait par une vingtaine de jeunes négresses, choisies pour l'irréprochable beauté de leurs formes qu'aucun voile, même le plus diminutif, ne couvrait. Elles étaient là, l'assiette à la main, la serviette blanche sur le bras, sans aucun embarras, puisqu'elles portaient le costume du pays. Qu'on s'imagine les cariatides de bronze qui entourent le nouvel Opéra descendues de leurs piédestaux pour tourner les plats dans un grand diner de Paris. Toute la coquetterie de ces demoiselles consistait dans l'arrangement de leur chevelure laineuse, découpée en charmille de la manière la plus fantaisiste et dans la finesse de leur

peau douce et luisante comme du satin, douceur qu'elles obtiennent par des bains quotidiens, avec frottage au sable fin, frottage qui, malheureusement, n'enlève pas le fumet. Je n'ai jamais pu supporter l'odeur du nègre et de la négresse, mais j'ai connu des personnes qu'elle enivrait et qui, malgré leur santé délabrée par les fièvres africaines, demandaient toujours à retourner servir au Sénégal et à la côte pour la retrouver. On dit aussi qu'elle attire le requin et que si un blanc se baigne avec un nègre là où il y a des requins, le nègre sera toujours saisi le premier. Je ne l'ai pas expérimenté.

Cent milles à l'ouest des forts d'Accra, et nous sommes en face de Widah, entrepôt principal du royaume de Dahomey. Du bord on aperçoit une espèce de digue de sable sur laquelle la mer brise avec fureur. Derrière la digue règne une large lagune en partie marécage et, au delà de cette lagune, les pavillons de France, d'Espagne, du Brésil flottent sur des forts, de grandes maisons blanches européennes. C'était la première fois que, depuis le Sénégal, nous voyions le drapeau national arboré sur un point quelconque de la côte ; aussi fûmes-nous très empressés de visiter l'établissement qu'il abritait. Le débarquement ne fut pas facile et j'attendis longtemps dans une grande pirogue montée de vingt pagayeurs à genoux, la face en avant, que le vieux nègre placé à l'arrière jugeât l'entreprise possible. Il ne cessait de faire des invocations à tous les fétiches de la terre, en aspergeant la mer avec une bouteille d'eau-de-vie,

l'œil fixé sur les lames arrivant du large, quand tout à coup il poussa un grand cri auquel les vingt pagayeurs répondirent avec force, hurlant en cadence, pendant que leurs pagayes, maniées avec un ensemble frénétique, faisaient voler la pirogue. Nous avions été dépassés sans encombre par deux énormes lames, mais il en arrivait une troisième, immense, menaçante. Arriverions-nous avant elle ? Allait-elle se mettre debout toute droite et nous renverser ou bien déferler et nous submerger ? Non ! Elle nous atteignit ; mais le vieux patron avait jugé juste : elle nous souleva donc sans catastrophe et nous lança sur la plage où une centaine de nègres saisirent la pirogue et l'entraînèrent. Empoigné moi-même avant d'avoir eu le temps de me reconnaître, je fus placé dans un hamac suspendu à une longue perche que cinq ou six nègres de haute taille tinrent à bras tendu horizontalement sur leur tête, pendant le temps nécessaire pour passer la lagune où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture. Ils me déposèrent enfin à la porte du *fort français*, au milieu d'une foule immense que l'arrivée d'une escadrille française (nous étions trois bâtiments) avait fort excitée.

Widah avait été et était encore une factorerie d'esclaves très importante. Autrefois Français, Anglais, Portugais y possédaient trois forts successivement abandonnés. Des factoreries portugaises, espagnoles, brésiliennes demeurèrent seules en possession du commerce du pays. Elles vendaient au roi de Dahomey des marchandises d'Europe, rece-

vaient en échange des esclaves qu'elles exportaient jadis en quantité. De là une source de grandes richesses. Mais aujourd'hui, avec la croisière anglaise, il n'échappe plus un négrier sur dix. Il y a encombrement d'esclaves aux mains du roi de Dahomey, qui s'en débarrasse en les faisant massacrer dans les sacrifices humains, aux fêtes des fétiches. Un Français, M. Provençal, de la maison Régis, de Marseille, a dernièrement relevé le pavillon du fort français, rétabli les habitations et s'est mis à faire un commerce licite, offrant ses marchandises au roi de Dahomey, mais n'acceptant en échange que l'huile de palme et autres denrées. Si la traite doit s'éteindre, et, lorsque j'étais à la côte, ses jours étaient déjà comptés, ce Français entreprenant et courageux aura plus fait pour la civilisation de ces contrées que toutes les violences. Je fus très heureux de le constater, et ne lui marchandai pas mes encouragements. La cour du fort était déjà pleine de barriques d'huile de palme : c'était bon signe.

Sitôt arrivé, je reçus la visite de l'*avogal*, gouverneur de Widah pour le roi de Dahomey, un gros nègre, bien portant, avec qui je n'eus qu'une conversation banale. Il était accompagné de deux autres noirs à figure intelligente et œil perçant, qui s'assirent sans mot dire à ses côtés et se retirèrent aussi silencieusement. « Ce sont les censeurs, me dit M. Provençal. Chaque fonctionnaire du roi est toujours accompagné ainsi, pour rapporter ce qu'il fait ou dit. Quand le roi n'est pas satisfait, il lui fait

couper la tête. » Si cette coutume existait partout, il y aurait moins de ministrables. Ce roi est un souverain antique : il a conservé chez lui le droit du Seigneur. Quiconque de ses sujets se marie doit lui présenter sa femme à l'essai, et si l'essai lui plaît, il la garde. Son autorité est sans bornes, mais c'est égal, tout puissant qu'il soit, il aura de la peine à transformer ses sujets de chasseurs d'esclaves en faiseurs d'huile.

Après la visite de l'*avogal*, j'allai à mon tour voir un curieux personnage, plus roi à Widah que le roi de Dahomey lui-même qui ne peut se passer de lui, car c'est le fournisseur des fusils, de la poudre, pour aller en guerre, de l'eau-de-vie pour griser les amazones. C'est un Brésilien appelé Don Francisco de Souza, mais universellement connu sous le nom de *Cha-Cha*, domicilié à Widah depuis quarante-trois ans, et vétéran négrier à qui les Anglais ont pris trente-quatre navires, dont deux encore récemment Petit vieillard à œil très vif et figure expressive, il a, dit-on, deux mille esclaves dans ses baracons et est père de quatre-vingts enfants mâles ; on n'a pas compté les filles. Tous ses fils sont élevés convenablement : je les vois se promener de tous côtés, uniformément vêtus de blanc et coiffés de chapeaux panamas. Ce sont, en général, de fort beaux mulâtres.

L'état de la barre, qui est impraticable, m'empêche de retourner à bord. Il est convenu que je dînerai chez *Cha-Cha* et que je coucherai au fort français,

où je m'installai dans l'ancien logement du gouverneur, que je partage avec M. Provençal. Il m'arriva là une assez bonne aventure. J'avais été complimenté le matin par un très vieux nègre, jadis portier du fort, du temps que M. Dagneau en était commandant pour le roi (de France) et en souvenir je lui avais fait donner, pour lui et les siens, une dame-jeanne d'eau-de-vie autour de laquelle ils ont d'abord dansé pour l'emporter ensuite avec enthousiasme. Or, l'enthousiasme a grandi à mesure que le contenu de la dame-jeanne diminuait et vers le soir la cour du fort a été envahie avec grand bruit de tam-tams et de gloussements de femmes par une foule immense de Dahoméens, précédés d'une espèce de corps de ballet de jeunes négresses se tortillant de toutes façons. En tête marchait le vieux portier du fort très excité qui a commencé en français nègre une nouvelle harangue : « Croire anglais tués tous français. — Voir français, trouver père. — Contents — tous contents ! — Envoie commandant à nous — Pitit-Roi — contents, tous contents ? — Tous femmes, tous filles à toi, tous contents ! » Et ces demoiselles de grimacer des sourires et de contorsionner de plus belle au milieu d'un *fortissimo* de tam-tams. Evidemment la foule attendait quelque chose, et comme ce quelque chose ne venait pas, le vieux nègre est devenu plus explicite de gestes et de paroles. C'était bien un rejeton de race royale que le peuple attendait de moi. Aussi le commandant Larrieu, de la *Favorite*, s'élança-t-il vers moi : « Allons,

monseigneur ! Voilà l'occasion de se distinguer ! Noblesse oblige ! — Mon cher, je vous délègue mes pouvoirs. » Et je battis une honteuse retraite à laquelle la foule ne se méprit pas, à en juger par ses grognements de désappointement.

Le soir, je dinai chez Cha-Cha dans de la vaisselle plate, avec des candélabres et des chandeliers d'église pour éclairage, avec des toasts au Roi, à la Reine, à la prospérité de la France, salués chacun de vingt et un coups de canon, car la factorerie de Cha-Cha, son harem, où il avait, dit-on, un millier de femmes, était une vraie place forte, hérissée de canons, avec la lagune comme défense naturelle. A ce diner assistaient la plupart des enfants de Cha-Cha et plusieurs capitaines de négriers, pleins de récits d'aventures. Cha-Cha me fit don d'une boîte de cigares de la Havane comme n'en avait jamais fumé le roi de toutes les Espagnes. Je la passai à Larrieu et le lendemain je retournai à bord, non sans quelques rencontres. Ce fut d'abord celles des équipages débarqués des négriers capturés la semaine d'avant, une cinquantaine d'hommes de toutes nations, à mine résolue, qui m'arrêtèrent pour me demander avec arrogance de les rapatrier à un port où ils pussent se réemployer, chose impossible. La seconde rencontre fut plus pénible. Des barracons s'échappèrent une foule d'esclaves boiteux ou malingres, qui se jetèrent à mes genoux, s'accrochant à mes habits avec des supplications et des gémissements pour que je les achetasse. Ces malheureux, sans valeur marchande et que le

Roi s'ennuierait de nourrir, s'attendaient à être expédiés à bref délai à Abomey pour les sacrifices humains. Il y en avait des centaines. C'était lamentable.

Après Widah, notre navigation changea d'aspect : nous entrâmes dans cette partie de la côte appelée *The Bights* (les baies), composée des golfes de Benin et de Biafra, entre lesquels s'avance l'immense delta du Niger. Le temps, toujours aussi brûlant, devint excessivement lourd ; le ciel était constamment noir, les pluies continuelles ; deux ou trois orages toujours sur l'horizon. Parfois une éclaircie se produisait au loin, s'agrandissait rapidement en formant voûte, et une tornade éclatait, sorte d'ouragan en miniature, de trois à quatre heures de durée, mais d'une violence inouïe. La *Belle-Poule* dut fuir à sec de voiles durant l'une d'elles, avec une vitesse de douze nœuds. Ce temps était prodigieusement malsain, mais, dans le cours de cette longue campagne, je ne perdis qu'un homme, enlevé par une hépatite aiguë. J'attribuai cet heureux résultat, d'abord à l'habileté incontestable de notre major, le docteur Loze, dont la carrière entière s'était passée dans les pays tropicaux. Il avait cette théorie que la quinine n'est absolument efficace que si elle est administrée à un moment très passager de la fièvre, entre l'accès chaud et l'accès froid, et il veillait lui-même ses malades pour ne pas laisser passer ce moment salutaire. Nous primes en second lieu des précautions hygiéniques exceptionnelles, surtout contre l'humidité des nuits. Les hommes

portaient la tenue d'hiver du coucher du soleil à son lever ; il n'était ensuite permis à aucun homme de se coucher sur le pont pendant les quarts de nuit, surtout à la rosée. Ils devaient marcher tout le temps sous une tente constamment tendue sur le pont. Pour obtenir ce résultat, on n'avait jamais qu'une demi-bordée de l'équipage de quart, la nuit. On naviguait avec précaution et lenteur, faute de bras, mais le résultat valait bien cette dérogation temporaire à la vie habituelle des navires de guerre.

Je remontai l'une des branches par lesquelles le Niger verse ses eaux dans le golfe de Guinée, à bord d'une goélette de la station, *la Fine*, commandant Lahalle. Cette branche, connue sous le nom de rivière de Bonny, était la branche commerciale, celle par laquelle s'écoulaient les produits amenés de l'intérieur par le colossal Niger, un fleuve partout navigable, sans cataractes, sans rapides, la grande artère à venir de l'Afrique équatoriale. Un roi nègre, nommé Pepel, plus intelligent que les autres, s'était fait le courtier de cet important commerce. Les navires marchands européens remontant la rivière venaient mouiller devant sa ville, lui livraient leur cargaison, et embarquaient en échange l'huile de palme, la richesse de la contrée. Seulement, avec les noirs tout se fait lentement. Soit que l'huile de palme qui venait en pirogue et très irrégulièrement, du haut du fleuve n'arrivât pas en quantité suffisante, soit lenteurs calculées de Pepel, il s'écoulait quelquefois un an avant que la cargaison de retour fût

complète. Pendant ce temps, la maladie décimait les équipages; il y a eu des cas où tout le monde était mort, ou bien, en désespoir de cause, on mettait à la voile sans avoir complété la cargaison due, et la mauvaise foi de Pepel triomphait, jusqu'à ce qu'un navire de guerre vint lui faire rendre gorge. La station française avait eu plusieurs fois déjà occasion de le châtier, et c'était rendre service au commerce de toutes les nations que d'aller de temps en temps lui montrer les dents. Tel était, ajouté à un peu de curiosité, le but qui nous amenait dans le Niger,

Arrivés devant la ville de Pepel, nous trouvâmes huit grands navires de Liverpool, en partie désarmés et couverts de toits en feuilles de latanier, entourés de pirogues qui faisaient un incessant va-et-vient avec la terre où des centaines de nègres les chargeaient de barriques d'huile de palme. Il y avait là un mouvement, une activité commerciale que je n'avais encore vus nulle part à la côte. Tout ce commerce était exclusivement anglais. Pour éviter la mortalité qui frappait leurs équipages, les Anglais, sitôt leurs navires arrivés en rivière, les désarmaient, les recouvraient d'une toiture et renvoyaient leurs matelots en Angleterre. Le déchargement et le chargement étaient alors faits par des travailleurs nègres et, sitôt qu'un navire était plein, on le réarmait pour l'envoyer à Liverpool avec l'équipage d'un nouvel arrivant, et ainsi de suite. C'était très intelligent, très approprié aux circonstances, mais pour employer un pareil système, il fallait que les maisons de commerce

eussent beaucoup de navires, beaucoup de capitaux et un esprit de suite qu'on ne trouve plus chez nous, sous notre régime d'instabilité et de provisoire perpétuel. Nous ne pourrions songer à lutter.

Sitôt mouillés, nous nous disposions à aller à terre, lorsqu'un grand brouhaha attira notre attention et me fit monter en hâte de la cabine sur le pont. Un malheureux nègre, qui se baignait tout proche, avec une quantité d'autres baigneurs et baigneuses, venait d'être saisi et entraîné par un requin. On voyait encore le remous au-dessus de l'endroit où la bête le dévorait. C'était la deuxième fois que j'étais témoin d'une pareille scène. Ces horribles bêtes sont fétiches à l'embouchure de la rivière de Bonny, là où elle joint ses eaux à celles du nouveau Calebar et on leur offre des sacrifices humains, c'est-à-dire qu'à certains jours de l'année, on va processionnellement à la barre du fleuve jeter à l'eau de malheureux enfants à qui l'on a persuadé qu'on les menait à une fête. Les requins en font une belle curée, à la joie des assistants, et au bruit des tam-tams. Ce culte des Jew-Jew (les requins) est un des plus abominables que je connaisse. A Widah, c'était les serpents qui étaient fétiches; ici à Bonny ce sont les lézards; c'est moins cruel. Ils sont pourtant hideux les lézards fétiches de Bonny, d'énormes lézards, d'un mètre à un mètre et demi de long. Ils ont des temples où on les nourrit et d'où ils sortent pour se promener en agitant constamment une langue fourchue, couleur de rose et marchant de côté pour ne

pas mettre leurs pattes sur leurs énormes ventres en forme de sac qu'ils traînent comme un chalut. Le soir, il faut avoir des lanternes pour ne pas marcher sur messieurs les fétiches, ce qui mettrait en mouvement la justice du peuple.

En visitant les capitaines des navires anglais, nous apprimes qu'un navire français, *la Julie*, de Bordeaux, après être restée neuf mois en rivière, venait de partir en désespoir de cause sans être rentrée dans ses avances, et que Pepel, croyant que nous venions pour cette affaire, était dans ses petits souliers. Mais, après enquête, nous ne pouvons trouver trace d'aucune plainte, ni officielle, ni officieuse; de plus, la *Julie* est accusée d'avoir voulu se livrer à une opération de traite. Et nous voilà dans l'embarras! Que faire? Ne rien dire à Pepel? — Il se moquera de nous, car il a mauvaise conscience; toutes ses pirogues ont fui à notre arrivée et aucun noir n'est venu à bord. Le menacer? Mais de quoi? et pourquoi? Raconter comment nous sommes sortis de cet impasse serait trahir... le secret... professionnel. Tout ce que je puis dire, c'est que le lendemain, coiffé d'un immense chapeau de paille et un grand parasol bariclé à la main, je fonctionnais en qualité de drogman de Son Excellence le commandant Lahalle, lieutenant de vaisseau, représentant de la France et de la marine française. Nous avons d'abord traversé un marigot, recouvert d'énormes mangliers à travers lesquels on a pratiqué, pour les pirogues, de petits canaux qui vont jusqu'aux

maisons. Sous la sombre verdure de ces mangliers, ces longues pirogues pleines de noirs tous nus, à l'aspect féroce, avaient l'air d'immenses crocodiles prêts à s'élancer sur nous. Au bout d'un certain temps, nous avons accosté à la maison même de Pepel, espèce de labyrinthe bâti en torchis et en paille. J'ai annoncé Son Excellence le commandant à un nègre qui parlait espagnol. On nous a fait asseoir; il est venu une foule de noirs; les anciens se sont rassemblés. Enfin a paru un grand jeune homme habillé d'une chemise et d'un pantalon de toile bleue, avec des amulettes au cou et un bâton de commandement garni de peau de tigre à la main; c'était Pepel. Il comprend l'anglais et le parle un peu. Nous avons eu avec lui ce qu'on appelle ici un palabre. Je parlais fort lentement, le roi me répondait. Nous avons passé bien des choses en revue... Nous avons été... sévères, mais justes... Rien n'a transpiré sur les résultats de notre conférence, mais l'action diplomatique de la France s'était fait sentir. Ce qui se faisait sentir aussi, c'était l'horrible odeur de la ville de Pepel, ville infecte, habitée par une population très nombreuse, mais hideuse.

Une fois dehors, je m'arrête devant un spectacle saisissant: un bouquet d'arbres (des calcédrats, je crois) formant demi-cercle et tellement immenses qu'à côté d'eux les hommes semblent des pygmées, impression semblable à celle que j'ai reçue à Sainte-Sophie de Constantinople. Les troncs de ces arbres semblent les piliers d'une cathédrale fantastique et



il faisait sombre en dessous comme dans une vieille église. Sur le sol nettoyé, sablonneux, grouillaient des centaines de femmes vêtues ou non, tatouées, peintes, bariolées de mille couleurs, grattant la terre pour y chercher de l'eau douce, cette denrée si rare à la côte : c'était à peindre !

Au sortir du Niger, du Niger anglais, irrévocablement anglais, de violentes tornades nous menèrent rapidement à Fernando-Pô, île charmante, couverte



CITOYEN DE FERNANDO-PÔ

de forêts, surmontée d'un pic gigantesque, semblable au pic de Ténériffe et perdu presque toujours dans la nue. Mouillé très près de terre, dans un port excellent, j'en profitai pour envoyer l'équipage se divertir et laver son linge à terre. Un joli ruisseau qui tombait de cascade en cascade à travers le fouillis des plantes tropicales devint bientôt le théâtre d'une foule de petites blanchisseries auxquelles toutes les négresses du voisinage, poussées sans doute par le désir de voir comment s'y prenaient les quatre cents beaux gars blancs de mon équipage, vinrent apporter leurs concours. Ce n'était plus du haut de la montagne en bas qu'un charivari de cris de joie et d'éclats de rire européen-africains qui faisaient plaisir à entendre.

Officiellement, Fernando-Pô était île espagnole,

mais pas un Espagnol n'y habitait, pas un pavillon espagnol n'y flottait. Au contraire, les Anglais y avaient jeté quelques cargaisons d'*Africains délivrés* et un personnage officiel ou non était venu les administrer. Il s'était bâti une maison confortable devant laquelle il avait planté un mât surmonté du pavillon anglais. Au bout de quelque temps, il avait pris le titre de gouverneur et on voulut me faire aller lui rendre visite comme tel, ce que je refusai absolument. A mon arrivée en Europe, ayant eu occasion de rencontrer le comte Bresson, notre ambassadeur en Espagne, je lui parlai de l'état de choses de Fernando-Pô et je reçus peu après une lettre de lui de Madrid, dans laquelle il me disait que le gouvernement espagnol venait d'expédier un navire de guerre pour reprendre possession de l'île. La chose en valait la peine, car si le Niger anglais, le Cameroon allemand et le Gabon français doivent prendre un jour le développement colonial et commercial qu'ils semblent promettre. Fernando-Pô avec sa situation insulaire, sa salubrité relative et ses ports excellents placés à égale distance de ces trois centres d'action, ne pourra manquer de devenir une station commerciale et militaire d'une grande importance.

Je parle du Gabon français : il ne l'était pas encore, mais il n'allait pas tarder à le devenir. Déjà



nous y entretenions des relations commerciales intéressantes et on songeait à y former un établissement colonial. Le commandant Bouet, qui m'avait précédé dans ces parages, avait remonté le fleuve sur la canonnière qu'il commandait, et m'avait vivement encouragé à le remonter aussi sur la *Belle-Poule*, et à faire ainsi la preuve de son accessibilité aux plus grands navires, accessibilité qui, une fois reconnue, en ferait une station maritime de premier ordre. Je me décidai à tenter l'expérience, bien que sans cartes, sans alignements ni relèvements, la côte uniformément basse ne présentant aucun point de repère, aucun signe distinctif, pas même un arbre plus élevé que les autres, pour se diriger. Bouet m'avait seulement signalé la présence de bancs dangereux à éviter. « Mais bah ! Vous trouverez bien votre chemin au milieu de tout cela. » Et, en effet, nous le trouvâmes, mais ce fut un vrai voyage de découvertes.

Pendant que nous avançons avec les précautions nécessaires, il nous arriva de la rive droite du fleuve, là où s'élève aujourd'hui Libreville, une flotille de pirogues amenant le roi Qua-Ben, roi de la rive droite, et sa suite. Ce chef monta à bord, vint me saluer, et s'installa avec importance, ainsi que toute sa suite, sur la dunette de la frégate. C'était un petit homme contrefait, dont la figure portait la marque habituelle de malice des nains et des bossus ; il était affublé d'un uniforme d'officier de la marine anglaise. Très occupé de la conduite

de mon navire, je ne faisais aucune attention à lui, lorsqu'un gabier descendu de la hune d'artimon s'approcha de moi et me dit tout bas : « Commandant, ce roi est un affreux coquin. J'étais ici l'an dernier sur un navire de Nantes, il nous a pillés ! — En êtes-vous sûr ? — Parfaitement, c'est Qua-Ben, je le reconnais très bien. — C'est bon ! Appelez le capitaine d'armes..... Capitaine d'armes ! Prenez le roi que voilà et mettez-le aux fers ! »

Quatre paires de bras vigoureux enlevèrent Sa Majesté nègre sous la direction du capitaine d'armes, commissaire de police du bord, et le roi, ainsi porté, et escorté de sa suite consternée, disparut dans la batterie. Le roi poussait des cris aigus semblables à ceux d'un chien à qui on a écrasé la patte, au milieu desquels il me semblait distinguer par intervalles le mot « Bouet ! Bouet ! » C'était bien de ce nom qu'il se prévalait et une fois étendu sur son lit de repos, on finit par obtenir de lui, à l'aide de divers interprètes, une confession de son méfait, mais aussi on apprit ce fait, confirmé par une enquête sommaire, que le commandant Bouet l'avait déjà châtié une première fois et lui avait fait rendre gorge. Je le fis donc remettre en liberté en lui recommandant de méditer, pour sa conduite future, ce second avertissement. Il s'empressa de déguerpir, et la *Belle-Poule* jeta l'ancre proche de la rive gauche du fleuve, devant la ville d'un autre roi appelé Denis.

Ce Denis n'était pas le premier venu ; il avait dans sa famille des prédécesseurs illustres : son père, enlevé

fort jeune et emmené en Europe, était devenu, sous le premier Empire, chapeau-chinois dans une musique militaire et, rentré dans ses foyers, avait de suite été appelé à la plus haute magistrature. Le fils avait recueilli l'héritage du père. C'était un beau nègre à tignasse grise, parlant assez bien le français et très disposé à s'entendre avec nous pour ouvrir son pays au commerce et à la civilisation. Il vint en grande pompe me faire visite, vêtu d'un bel uniforme de général de la République, défroque de quelque acteur du cirque Olympique : chapeau à panache tricolore, habit galonné ouvert sur la poitrine, culotte blanche et bottes à revers. Il était décoré de la Légion d'honneur en récompense de je ne sais quel service rendu à notre station navale et une grande médaille d'or de la reine Victoria, présent des Anglais, lui pendait entre les cuisses, suspendue à une longue chaîne. Son fils, qui habitait près du débarcadère une grande case entourée d'une palissade semblable à celles qui, à Paris, entourent les démolitions et sur laquelle était écrit en lettres de un pied de haut, non pas : « Il est défendu de faire ou déposer... » mais bien : « Petit Denis, fils du roi » avait voulu venir aussi. Il possédait un uniforme de colonel de hussards, mais au dernier moment, ne sachant comment le mettre, il me fit demander de lui envoyer quelqu'un pour l'aider dans cette besogne. Je m'empressai de déléguer pour cette opération messieurs les aspirants de la frégate qui s'acquittèrent avec joie de cette mission et habillèrent *Petit-Denis* comme les garçons tailleur



N° 29. — GABON. — Un roi mélomane. « Encore ! Encore ! »